

L'île du grand secret

Une enquête de Addamah & Manset

Bernard Domeyne

Roman



Bernard Domeyne

L'île du grand secret
Une enquête de Addamah & Manset

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4128-7

Dépôt légal : Novembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Note de l'auteur	7
Prologue	13
Chapitre 1 – Septembre	19
Chapitre 2 – Septembre	33
Chapitre 3 – Décembre	43
Chapitre 4 – Décembre	57
Chapitre 5 – Décembre	73
Chapitre 6 – Décembre	87
Chapitre 7 – Février	105
Chapitre 8 – Mars	121
Chapitre 9 – Mars-Avril	129
Chapitre 10 – Avril	141
Chapitre 11 – Avril	155
Chapitre 12 – Mai	163
Chapitre 13 – Mai	179
Chapitre 14 – Mai	193
Chapitre 15 – Mai	209
Chapitre 16 – Mai	221
Chapitre 17 – Mai	239

Chapitre 18 – Mai-Juin	251
Chapitre 19 – Juin	263
Chapitre 20 – Juin	281
Chapitre 21 – Juin	301
Epilogue	319
Remerciements.....	323
Annexe	325

NOTE DE L'AUTEUR

Il s'agit ici d'une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrites sont le fruit de mon imagination.

La Polynésie existe bel et bien, mais il n'y a pas là-bas de coopérative Temehani, ni de San Zu Fret Ltd, ni d'association Te porotoru o Porinetia. Et Jerimatea (comprend qui peut) n'existe évidemment pas...

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, serait donc fortuite et involontaire.

*« Caelum non animum mutant
qui trans mare currunt¹ »*

Horace, poète latin (I^{er} siècle av. J.C.)

¹ « Ils changent de ciel mais pas d'âme, ceux qui courent au-delà des mers ».

Au commencement était Taaroa, l'Unique...

Il était son propre créateur et demeurait solitaire dans sa coquille. Cette coquille était semblable à un œuf tournant dans l'espace infini, sans ciel, sans terre, sans lune, sans soleil et sans étoiles...

Taaroa s'ennuyait dans sa coquille. Il l'ouvrit d'une secousse et se glissa au dehors, mais tout était sombre et silencieux ; il était seul.

Il brisa sa coquille pour fabriquer le roc et le sable ; et avec une nouvelle coquille, il établit la grande fondation du monde, Tumu-Nui ;

avec sa colonne vertébrale, il créa les chaînes de montagnes ;

avec ses larmes, il fit les océans, les lacs et les rivières ;

avec les ongles de ses mains et de ses pieds, il recouvrit d'écailles les poissons et les tortues ;

avec ses plumes, il fit les arbres et les buissons ;

avec son sang, il colora l'arc-en-ciel et le couchant.

Puis Taaroa fit venir ses artisans avec leurs paniers pleins d'herminettes pour qu'ils sculptent. Ainsi naquirent les demi-dieux : Ru, Hina, Maui et des centaines d'autres.

Tane décora le ciel avec des étoiles et y plaça le soleil pour rayonner sur la terre et la lune pour éclairer les nuits...

Taaroa décida de terminer son œuvre en créant l'homme ; il le fit à son image. Les humains se multiplièrent rapidement et Taaroa voyant cela, applaudit...

Et tout appartenait à Taaroa, le maître de toute chose...

Prologue

Atoll de Moruroa, archipel des Tuamotu, mai 1963...

Hiro était assis dans la pirogue à balancier. Il profitait de l'attente pour réparer ses filets.

Le crépuscule illuminait les nuages et l'atoll de rouge cramoisi, d'oranger, de jaune vif. Au loin, en ombres chinoises, les plages et le petit village de pêcheurs de Moruroa. Une vraie carte postale.

Le jeune Paumotu² aimait cet instant, quelques secondes en fait, où le soleil passait derrière l'horizon, enflammant le ciel. Seul moment où Hiro pensait au temps qui passe, au caractère éphémère de la vie des hommes, dans ces Mers du Sud où le temps s'est à jamais immobilisé dans l'éternelle moiteur des alizés.

Hiro entendit des bulles d'air éclater à la surface de l'océan. Il laissa tomber ses filets et scruta l'eau noire, guettant le retour de son ami chinois. Brusquement, il le vit émerger.

² Un lexique des termes tahitiens utilisés dans cet ouvrage figure en annexe.

Hiro lui tendit une corde ; son ami l'agrippa. Il enleva son respirateur en soufflant bruyamment et Hiro l'aida à se hisser dans la pirogue.

« Alors ??? » lui demanda Hiro.

Le Chinois enleva son masque de plongée et se débarrassa rapidement des bouteilles d'air comprimé qui l'encombraient. Il avait du mal à reprendre son souffle.

« C'est fabuleux ! commença-t-il. Fabuleux ! »

A ce moment, ils entendirent le bourdonnement d'un moteur diesel qui enflait rapidement. Hiro se retourna et regarda dans la direction d'où venait le bruit, pendant que son ami quittait ses palmes et sa combi.

Le bruit du moteur était devenu assourdissant. Le halo d'un puissant projecteur se posa sur la pirogue et ne la lâcha plus. Quelques instants plus tard, un patrouilleur de la Marine nationale stoppait net à leur hauteur, dans une gerbe d'écume ; il faillit faire chavirer la pirogue, mais Hiro veillait au grain.

Les deux adolescents se levèrent, les mains sur les yeux.

« Baissez ce projecteur ! Vous nous aveuglez ! cria Hiro.

– Eteignez le projo, Kerfellec !

– Oui, mon capitaine ! »

Hiro et son ami découvrirent alors la masse grise du navire de guerre ; un patrouilleur. Et sur la passerelle, cinq hommes qui les observaient.

« C'est pas de la contrebande, capitaine ! commença Hiro. On est de Tureia ; on est venus à

Moruroa pour la nacre et le coprah... Et là on fait de la plongée pour se détendre, c'est tout.

– Peu importe ce que vous faisiez ici ! Dégagez ! Rentrez immédiatement à terre ! On évacue toute la population de l'atoll ! Mururoa est désormais zone militaire interdite ! Dégagez ! Dégagez !

– Zone militaire interdite ? Mais... Pourquoi ???

– Pour faire péter la bombe atomique, pardi ! Les Algériens nous foutent dehors, alors on vient s'installer ici !

– Ici ? Pour... Pour combien de temps ?

– Quelle curieuse question ! On ne sait pas ! Dix ans, vingt ans, va savoir... Peut être pour toujours... Avec la Guerre Froide... En attendant, vous, vous évacuez. Pas de civils non autorisés à l'intérieur du périmètre d'exclusion !

– Ce n'est pas possible... » murmura Hiro.

Il remit en marche le moteur de sa pirogue. Son ami chinois ne disait toujours rien.

« Eh, toi, le chinetoque ! lança le capitaine. Paraît que vous êtes doués pour le commerce... Alors un bon conseil : mets-toi dans les affaires... La Royale est en train de mobiliser plus de cent bâtiments de guerre pour la construction des installations du Centre d'Expérimentation du Pacifique. Ils seront là dans quelques mois. Des avisos, des transports de troupes, des porte-hélicoptères, des gabares, des transports de carburant, des bâtiments-ateliers, des chalands de transport de matériel, des LCT...

– Vive la Royale ! gueula l'aspirant Kerfellec.

– Sans compter la Force Alpha, reprit le capitaine : Le porte-avions *Foch*, le croiseur *De Grasse* et leurs

escorteurs d'escadre... La moitié de la Marine nationale ! En tout, plusieurs dizaines de milliers de marins... Et je ne compte pas les biffins³ ! Tous ces hommes, faudra les nourrir, les loger, leur donner à baiser...

– Et leur donner à boire ! dit Kerfellec.

– C'est la fortune pour qui saura y faire ! reprit le capitaine. Penses-y !

– La fortune... murmura le jeune Chinois.

– Ouais, dit un autre marin : des couilles en or, on te dit ! Remarque, toi t'as déjà fait la moitié du chemin : t'as les couilles jaunes !.. »

Tous les marins présents sur la passerelle du patrouilleur éclatèrent d'un rire gras. Le Chinois faisait la gueule. Le commandant s'en aperçut.

« Vous l'avez vexé, lieutenant Paredesse... On vous a pas appris, à la Baille⁴, qu'il faut se faire aimer des indigènes ? »

Le commandant se tourna vers le Chinois.

« Allez, faut pas lui en vouloir, c'est un Moco⁵, il est con... Gwenneec ! On y va ! En avant, toute !

– A vos ordres, mon commandant ! »

Le commandant s'adressa une dernière fois aux deux pêcheurs : « Vous allez voir : on va vous faire aimer la France avec ces essais !... Même qu'y paraît que les radiations, c'est bon pour la santé !

³ Biffin : Personnel de l'armée de terre, et par analogie, personne non ou mal amarinée.

⁴ La Baille : l'Ecole Navale.

⁵ Moco : Surnom donné par les marins bretons aux Provençaux...

– Vive De Gaulle ! » hurla Kerfellec.

Hiro et le Chinois se regardèrent, atterrés.

« Ce n'est pas possible... » répéta le Chinois.

Chapitre 1

Septembre

Lyon-centre, de nos jours...

« Bonjour, M. le Divisionnaire.

– Bonjour, Addamah. Que me vaut le plaisir de cette visite si matinale ?

– Je vous apporte ma demande de mise en disponibilité pour convenance personnelle, M. le Divisionnaire.

– Ah ».

Le commissaire divisionnaire Charles Mancuso ne paraissait pas enchanté par la perspective du départ d'Addamah. On aurait dit une publicité pour un intrait de marron d'Inde, souverain contre les hémorroïdes.

« Oui, reprit Addamah. Pour trois années, renouvelables.

– Trois années, renouvelables... Vous allez faire quoi, Addamah ?

– Je m'installe en Polynésie française avec Mareva Tetuanui.

– Ça j’avais compris, figurez-vous... Je ne suis pas gâteux... Pas comme vous avec votre oiseau des îles... Comme disait le Grand Pagnol, “*Il n’y a qu’une femme pour rendre un homme à ce point idiot*”...

– La brigade financière, les stupés, la Crime, j’ai fait le tour de la question, M. le Divisionnaire... Et puis je me demande ce que c’est que ce métier, au juste. Quand j’étais jeune, je croyais à des choses comme la justice, ce qui est équitable, et comment décider de ce qui est juste et équitable. Aujourd’hui, je fais appliquer la loi... Dans un monde injuste.

– Il en a toujours été ainsi, Addamah... C’est aujourd’hui que vous vous en apercevez ? Moi qui vous prenais pour un philosophe, avec vos boîtes de thé... Vous nous faites un coup de blues mon cher ; c’est normal, après une enquête pareille⁶... Laissez passer quelques jours, et sortez un peu dans les rues pour voir comme Lyon est beau...

– Non, M. le Divisionnaire ; la décision que j’ai prise est irrévocable. Je voudrais vivre autre chose avant de n’être qu’un vieux flic...

– Soit. Or donc, vous allez vivre de quoi, à Tahiti ?

– Je suis embauché par une coopérative agricole... Orchidées et produits bio... Je monte la filière export aux Etats-Unis.

– Alors, votre démarche s’inscrit dans une perspective de développement durable, et je vous absous... Ils vous payent combien, si ce n’est pas indiscret ?

– Le Smic... Enfin, l’équivalent du Smic là-bas.

⁶ Voir *Le crime de Loyasse*.

– Comment allez-vous faire pour les impôts ? Vous allez payer plein pot l’an prochain... Et le fisc vous retrouvera, même là-bas.

– Je ne payerai pas d’impôt sur le revenu l’an prochain, M. le Divisionnaire : je viens d’acquérir un faré flambant neuf avec un terrain assez grand à Jerimatea, sur l’île de Tahiti.

– Jerimatea, le fief des indépendantistes...

– C’est cela, oui.

– Donc, défiscalisation au titre d’un investissement immobilier dans les DOM-TOM ?

– Et je vais le louer à Mareva Tetuanui... L’avantage fiscal est porté de 25 à 40 %...

– Je vois que vous avez préparé votre coup... Fort bien. Je vous rappelle que, bien que n’assurant plus votre service, vous demeurerez soumis aux obligations de votre statut de commissaire : discrétion professionnelle notamment ; et que l’administration aura un droit de regard sur ce que vous ferez : Si votre activité paraît de nature à compromettre les intérêts de la police, ou l’intérêt professionnel du corps des commissaires, la décision de mise en disponibilité pourra être immédiatement rapportée. Je ne saurais trop vous inciter à faire preuve de la plus grande prudence, Addamah...

– Je vous remercie de votre sollicitude, M. le Divisionnaire, mais il n’y a aucun risque : je serai très vigilant ; je reçois aujourd’hui la visite de Brossard, qui comme vous savez est en poste à la SEF⁷ de Papeete ; enfin, l’équivalent d’une SEF en métropole...

⁷ La Section Economique et Financière de la PJ.

– Ah ! Vous protégez vos arrières... Vous me rassurez ; j'aime qu'on me rassure... Vous direz à Brossard de passer me voir quand il en aura fini avec vous, ça me ferait plaisir de le revoir...

– Je n'y manquerai pas, M. le Divisionnaire.

– Vous savez que si au bout de trois ans, vous faites le choix de rentrer au bercail, vous n'êtes nullement certain de revenir à Lyon, encore moins au SRPJ, n'est-ce pas ?..

– Je le sais.

– Dans trois ans, je serai parti à la retraite, Addamah. Soyez cependant assuré que je laisserai à mon successeur un papier vous recommandant... Si vous souhaitez revenir à Lyon, bien entendu.

– Il est encore trop tôt pour en parler, je crois : je ne suis pas encore parti.

– Excusez-moi : je suis en train de doucher votre bel enthousiasme... Mais bon, je suis dans mon rôle, je crois : je devrais même vous dissuader de nous quitter, normalement... Vous souhaitez partir quand ?

– Dans trois mois. Le 31 décembre, précisément.

– Je transmets votre lettre à la Direction, Addamah... Comment va la petite Tetuanui ?

– Comme on peut aller en prison : elle compte les jours.

– Elle est toujours dans les mêmes dispositions ? Finis pour elle, l'action directe et le terrorisme ?

– Finis et bien finis : elle est devenue non-violente.

– Ah, la non-violence... Si c'est bien fait, ça peut être amusant : pour eux, et pour nous... C'est du gagnant-gagnant. Il faudra que je vous raconte quelques anecdotes un jour, de quand j'étais en poste

à Millau au moment où Giscard, ou Pompidou je ne sais plus, a décidé l'extension du camp militaire du Larzac... C'était le bon temps... On était jeunes, la France était riche alors ; et c'était l'époque de l'amour libre... Pour en revenir à la petite Tetuanui, c'est vous qui l'avez convaincue ?

– Pas vraiment ; j'y ai contribué, bien sûr ; mais c'est surtout son avocate. Et puis, elle a fait un vrai travail sur elle-même.

– Je suis désolé que vous nous quittiez, Addamah ; mais personne n'est irremplaçable, n'est-ce pas ?

– C'est ce que l'on dit, en effet.

– On le dit et c'est vrai... Et c'est effroyable. Restons-en là, voulez-vous : le matin, je n'ai pas la tête à la philosophie... Surtout si ce n'est pas *Le gai savoir*... Bonne journée, Addamah.

– Bonne journée, M. le Divisionnaire ».

*

* * *

Marie-Christine Manset, dite Kiki, commandant de police de son état, entra en coup de vent dans le bureau de son chef.

« Salut Gilles ! Où étais-tu ? Moi j'arrive de deux jours d'échanges au ministère des Finances à Bercy sur les malversations financières... C'est infernal toutes ces tronches de tapettes... Pas un seul mec baisable, rien que des manches à balais... Des fois même, des balais-brosses... Et certains, puants comme des chacals...

– Tsst ! Tsst ! fit Addamah.

– Quoi, on dit des chacaux ?

– Non ; mais tu dis pas du mal des chacals.

– Enfin bref, hier je suis rentrée, et avec Sven on a décidé de décompresser : on a laissé Joachim à la baby-sitter et on est allés manger au *Saint Cochon*⁸... Très bon... Et puis on n'étaient pas pressés de se coucher ; alors on s'est fait *le Seigneur des Anneaux* de Peter Jackson à la télé... *Les Deux Tours*... Je trouve que les Elfes se la pètent un peu trop...

– C'est parce que tu l'as vu sur petit écran, Kiki ; sur un écran de cinéma, tout passe...

– Le surf de Légolas à Fort-le-Cor, quand même...

– C'est que tu n'as pas su garder ton âme d'enfant ».

Kiki s'assit sans façons dans le fauteuil usagé mais confortable que l'administration mettait à la disposition des visiteurs du commissaire.

« Moi, hier soir, j'étais à l'opéra, dit Addamah. Pour voir un spectacle de danse d'Angelin Preljocaj... Je suis arrivé tôt... J'étais seul... J'ai un peu flippé avant le début du spectacle. Le purgatoire, ça doit ressembler à ça : tu es seul dans une salle de concert comme celle de l'opéra de Lyon, avec ces alvéoles noires... Des gens épars, isolés. Des portes ouvertes sur des couloirs étroits ; une lumière rouge sombre... Un rideau baissé. Des musiciens qui accordent leurs instruments. Une musique sans maître, inquiétante. Tu es mal assis. Et tu attends pour savoir si tu vas au paradis ou en enfer...

– Hou la la ! T'as pas l'air en forme ! C'est quoi ces questions existentielles ?

⁸ Rappelons que tous les restaurants lyonnais fréquentés par Kiki Manset existent bel et bien...

– Je vais bien, ne t'en fais pas...

– Tu n'as pas répondu à ma question ; où étais-tu tantôt ?

– J'étais chez le patron.

– Ah, bon ?

– Je lui ai remis une demande de mise en disponibilité pour convenances personnelles ».

Kiki Manset accusa le coup. Elle n'était pas au courant.

« Alors ça y est ? Tu es décidé ?

– Oui ; je pars en Polynésie avec Mareva. Nous allons nous installer à Jerimatea. Je ne t'en ai pas parlé tant que je n'ai pas été sûr...

– Et là, maintenant, tu es sûr de toi ?

– Oui. C'est en bonne voie. J'ai acheté un faré neuf avec mes économies et celles de Mareva... On va défiscaliser, bien sûr : c'est elle qui le louera... On part dans trois mois.

– Et vous allez vivre de quoi, à Tahiti ?

– Mareva a plusieurs contrats par une agence de mannequins, à Tahiti et en Californie... Moi, je vais travailler pour une coopérative de producteurs de fleurs, de fruits et de légumes exotiques... Des amis de Mareva... Ils vont se développer à l'export en Californie... Ils ont besoin de quelqu'un.

– Tu vas vendre des fruits et légumes ?

– En quelque sorte ».

Kiki le regardait d'un air sur deux airs, mais elle ne fit pas de commentaires.

« Comment vas-tu faire pour ton superbe appart' de la Croix Rousse ?

– Aucun problème : j’ai déjà pris contact avec une régie de la place ; ils sont certains de le louer ; même avec l’emprunt que je continue de rembourser, ça me fera un revenu d’appoint non négligeable.

– Ils te paient combien, les amis de Mareva ?

– Le salaire minimum. Mareva gagnera plus que moi avec ses cachets de mannequin... Financièrement, je m’en sors, même si bien sûr nous ne roulerons pas sur l’or...

– Comment va Mareva ?

– Comme un charme. Elle... Hem... Elle est enceinte de quatre mois.

– Décidément j’apprends des choses ce matin, dit Kiki, mi-figue mi-raisin. C’est le geôlier ?

– Non, c’est moi ; a priori, je ne vois pas qui ça pourrait être d’autre : c’est une prison pour femmes, il n’y a que des femmes, même le directeur est une directrice, c’est dire...

– C’est vrai : tu as mis Mareva dans un harem, j’oubliais... Et tous les trois mois, le sultan Addamah visite sa concubine...

– Et alors ? Le harem n’est pas démodé... Et puis les otaries de Patagonie le pratiquent aussi⁹...

– Vraiment, il y a des moments où je me demande si l’homme n’est pas un animal comme les autres.

– Je te renvoie à Beaumarchais : *“Boire sans soif et faire l’amour en tout temps, madame, il n’y a que ça qui nous distingue des autres bêtes”*...

– Bref, tu vas être papa ?

– Oui.

⁹ Authentique.

– C'est un garçon ou une fille ?

– On ne veut le savoir ni l'un, ni l'autre...

– Alors, nous aurons la surprise... Bien, j'espère que je serai la marraine...

– Nous en serions infiniment honorés, Kiki. Et ce sera l'occasion de t'inviter chez nous, en Polynésie.

– Tope-là ».

Kiki sourit enfin. Elle lui avait pardonné ses cachotteries.

« Au fait, et tes meubles ? demanda-t-elle.

– Je vais les faire déménager ; ma mère dispose sur la Côte d'Azur d'une remise assez grande... Ça devrait rentrer, je crois.

– Elle est au courant de tout ça ?

– Non, pas encore. Je dois descendre ce week-end. Ça va lui faire un choc. Je ne sais pas comment lui annoncer.

– Sûr... Son grand fils chéri qui se maque à cinquante ans avec une jeunesse qu'il a mise enceinte, et qui quitte la police dans la foulée...

– La police c'est comme l'espionnage, Kiki : on ne dételle jamais totalement.

– Tout de même, je n'aurais pas cru ça de toi... Tu parais tellement service-service... Elle t'a changé, tu sais.

– En bien, j'espère.

– Je ne sais pas ».

Kiki se leva silencieusement ; elle lança à Addamah un regard fait de lucidité et de tendresse. Elle était jalouse, visiblement. Puis elle sortit du bureau.

*
* *

Une demi-heure plus tard, un grand gaillard un peu empâté, très noir de poil, bronzé, entra d'un pas décidé dans le bureau du commissaire, le sourire aux lèvres, un dossier à la main. Les deux hommes se saluèrent ; visiblement, ils s'appréciaient.

« Salut, Brossard ! lança Addamah.

– Salut, Addamah ! Comment vas-tu ?

– Très bien ; et toi ?

– A merveille ! Tahiti me réussit, je pense remplir... Je t'amène les renseignements que tu m'avais demandés.

– Assieds-toi ».

Brossard prit place dans le fauteuil des visiteurs.

« Un thé ? demanda Addamah. Je viens de le faire.

– Toujours tes goûts de vieilles Anglaises... Non, merci : je viens de prendre le café avec Tournois.

– Je t'écoute, mon cher.

– Bien... Alors d'abord, *Te porotoru o Porinetia*, "le Triangle"... Association de droit américain à vocation internationale, dûment enregistrée et basée à Lihue, île de Kauaï, l'une des îles principales de l'archipel d'Hawaï...

– Mais c'est l'île de *Lilo et Stitch* !

– C'est ça... Alors le but de l'association dont ta chère Mareva est l'ambassadrice est de contribuer à fonder un empire polynésien...

– Carrément ?

– Carrément.

– Longue vie au Triangle¹⁰ !..

– Les Américains les surveillent... Ce sont des non-violents ; ils demandent la démilitarisation des îles Hawaï et le démantèlement de la base aéronavale de Pearl Harbor...

– Yamamoto n’aurait pas dit mieux !

– Ils sont assez efficaces sur leurs actions de sensibilisation... Les Ricains ont fouillé dans les comptes, ils cherchaient des fonds des services secrets chinois...

– Quelle vulgarité !

– Ou même russes, mais ils n’ont rien trouvé. Apparemment, l’association est financée par quelques Américains d’origine japonaise enrichis dans l’import-export, et par des locaux, des Maoris d’Hawaï...

– Je vois.

– *Te porotoru* a des antennes un peu partout dans le Pacifique, mais surtout en Nouvelle-Zélande et en Polynésie française... Chez nous, ce sont des militants du Tavini Huiraatira en rupture de banc, pour la plupart. Ils demandent le départ des militaires français, l’indemnisation des victimes des essais nucléaires et l’indépendance de la Polynésie...

– Qui paye ?

– Des Chinois de Tahiti, là aussi enrichis dans l’import-export...

– La main de Pékin ?

– Tu rigoles ! Y a pas plus anticommuniste que les Tinitos de Tahiti : Ce sont à l’origine des Chinois de

¹⁰ Allusion d’Addamah à l’album *Tora Torapa*, les aventures de Spirou et Fantasio, par Fournier.

Canton, de l'ethnie Hakka : ils sont tous au Kouo-Min-Tang...

– Et chez les Kiwis ?

– La Nouvelle-Zélande c'est un peu particulier...

La conquête britannique a été sanglante, il y a eu la guerre, la vraie, et il n'y a plus que 15 % de Maoris là-bas, pas comme à Tahiti ou à Hawaï ; je te passe les détails... Là-bas, *Te porotoru* est plutôt une association culturelle identitaire, de soutien et d'éducation sur la culture maorie, pour accompagner tous ceux qui veulent se connecter avec leurs origines...

– Je vois. Financée par qui ?

– Principalement, par la branche américaine de l'association.

– Et la coopérative pour laquelle je vais œuvrer ?

– Ah, ça c'est autre chose : la coopérative agricole Temehani comprend une soixantaine de petits producteurs d'orchidées, de fruits et de légumes de Polynésie, surtout aux Îles Sous Le Vent mais aussi à Tahiti. Spécialisés dans l'agriculture biologique ; bien connus sur la place ; un joli logo, et pas mal de pub... Ça marche bien auprès des métros expatriés ; les locaux, pour la plupart, sont trop pauvres pour acheter ce type de produits...

– N'y aurait-il pas là comme une contradiction ? Des indépendantistes qui produisent pour les Français ?

– Le monde avance grâce à ces contradictions, je ne te l'apprends pas...

– Pas d'export ?

– Pas pour l'instant. Apparemment, ils t'attendent pour monter le truc avec les Californiens.

– Ils sont clean ?

– La coopérative agricole, tout ce qu’il y a de clean. Hyper-contrôlés pour l’appellation “AB”. Et sur le plan fiscal, rien à redire. Ça fraude un peu, bien sûr, comme partout en France, mais dans la limite du raisonnable...

– Je peux y aller en confiance ? Personne ne peut me faire le reproche de travailler pour ces gens ?

– Tu peux y aller. Ceci étant, il va falloir discuter sec avec les Ricains, à mon avis. Il doit y avoir un créneau là-bas, mais sur du très haut de gamme : les Californiens ne nous ont pas attendus pour se lancer dans le bio à l’échelle industrielle... Je te rappelle que la Californie, c’est 40 millions d’habitants avec un PIB équivalent à celui de la France... Le marché est immense, si tu veux bien mouiller la chemise...

– Que ne ferais-je pas pour Mareva...

– Tu vas carrément quitter la police...

– Je ne me lâche que d’une main, Brossard.

– Sûr... C’est une dispo... Mais enfin, l’amour a des effets désastreux sur les hommes ; ça leur brouille les idées... Les femmes, c’est tout le contraire : elles exultent, elles sont radieuses, et deux fois plus jolies que d’habitude...

– Je confirme l’info ; surtout quand elles sont enceintes.

– Mareva Tetuanui est enceinte ?

– Oui. Elle doit accoucher en février ; chez nous, à Jerimatea.

– Papa à cinquante ans, tu n’es vraiment pas raisonnable...

– Mareva, elle, a vingt-six ans.

– C’est sûr... Mais enfin, quand ton enfant aura vingt ans, tu en auras soixante-dix...

– Ne parle pas de ça. Je suis heureux. Et je peux t’assurer que nous avons pris beaucoup de plaisir à concevoir ce petit métis...

– Là-bas, on dit “demi”... Et voilà ! Encore un que les vahinés ont ensorcelé... Tu as tout avalé, hameçon, ligne et bouchon compris !

– On a beau être flic, on n’en est pas moins homme... On a fini ?

– On a fini. On va s’en jeter un ?

– Volontiers, je t’invite... Avant, Mancuso veut que tu passes le voir.

– Comment va-t-il ?

– Il se fait vieux... De temps en temps, on voit qu’il cherche ses mots. Ce n’est plus comme avant, quand tu es parti... Ceci dit, il domine toujours son sujet.

– Ça me fera plaisir de le revoir. C’est un bon chef.

– Sûr. On sait ce que l’on perd, on ne sait pas qui le remplacera... On n’échappera pas à une nomination politique, je crois.

– Vieille tradition française, pratiquée par tous les gouvernements... Et puis, être proche d’un courant politique n’empêche pas d’être professionnellement neutre et indépendant...

– J’aime ton humour, Brossard ».

Chapitre 2

Septembre

Addamah rendit visite à sa mère, sur la Côte d'Azur. Il avait pris l'autoroute du soleil, puis l'A8 jusqu'à Pujet-sur-Argens ; et il avait rejoint les hauteurs de Fréjus où elle habitait.

Le portail était grand ouvert ; Hania Zainoun l'attendait sur le perron. Les pneus de la vieille Alfa GTV d'Addamah crissaient sur l'allée gravillonnée ; il eut un pincement de cœur. Tant de souvenirs...

Les Addamah avaient acheté la maison peu après leur arrivée en France, en 1976 ; à l'époque, elle était assez délabrée. Elle avait appartenu à un peintre fauviste qui était mort, non dans la misère, mais dans la gêne. Elias Addamah et Hania Zainoun l'avaient retapée, pour en faire leur maison de vacances.

C'était un édifice à deux étages plus des combles aménagés, tout en hauteur, posé sur un terrain étroit, à peine 750 mètres carrés, avec au fond du jardin une remise où l'artiste réalisait ses tableaux, et que les Addamah avaient transformée en garage. La maison,

de style vaguement néo-tibétain, ressemblait, en plus petit, à Samten Dzong, *la forteresse de méditation*, la maison d'Alexandra David-Neel à Digne-les-Bains. Elle avait été construite au temps où l'Orient faisait encore rêver ; il n'était pas encore devenu l'atelier du monde et son usine à pognon. La maison était flanquée d'une petite tour d'angle, avec un œil-de-bœuf, où étaient situés le petit salon, deux chambrettes et une bibliothèque mansardée.

Dans les années quatre-vingt, les Addamah avaient fait creuser dans le jardin une piscine pour les beaux jours, trop petite au goût du commissaire, mais c'était tout de même bien agréable. Plus récemment, ils avaient fait installer une chaise monte-escaliers pour accéder au premier étage, car maman Addamah commençait à peiner avec son genou gauche et la prothèse de hanche qu'on lui avait posée après sa fracture du col du fémur. Les autres étages étaient inoccupés depuis le départ des enfants.

Hania Zainoun y vivait seule depuis cinq ans ; touché par la sénescence et l'Alzheimer, son mari avait été placé dans une institution : « tableau de démence », avaient dit les médecins qui s'occupaient de lui. Elle allait le voir régulièrement.

Beaucoup de femmes âgées cèdent à la déprime devant l'adversité ; pas Hania Zainoun. Hania Zainoun considérait que la déprime était inefficace et inélégante ; l'idée même de « se laisser aller » était étrangère à son éducation. Héritière d'une riche famille maronite, Hania Zainoun avait été une maîtresse femme ; elle avait élevé ses enfants, tenu les cordons de la bourse, fait du magasin familial une affaire qui marche, et dont la revente avait assuré

confortablement leurs vieux jours. L'âge venant, elle avait stoïquement dédié ses peines et ses douleurs aux âmes du Purgatoire, et elle continuait de vivre comme si elle ne devait jamais mourir : club du troisième âge, voyages, parties de bridge (Hania Zainoun était en première série nationale) thés dansants, vernissages... Maman Addamah était une retraitée active ; et de fait, elle voyait beaucoup de monde. Mais elle n'avait jamais voulu se remarier, car « ça ne se fai(sai)t pas dans la famille ».

Addamah et ses sœurs venaient la voir souvent : Nour, l'aînée, passait régulièrement quelques semaines dans la maison de Fréjus, l'été, avec ses deux enfants ; Samia de temps en temps ; Leïla la pubarde, plus rarement ; le grand fils l'avait délaissée ces derniers temps... Hania les réunissait deux ou trois fois l'an pour un repas de famille ; et malgré les heurts et les malheurs, ces moments de retrouvailles étaient empreints d'une grande tendresse. Les enfants d'Hania Zainoun se félicitaient de son énergie et de son courage ; tous, sauf la benjamine, Maya, bourrée de complexes, toujours célibataire à trente-sept ans, qui alternait les amants et les intérimaires sans jamais vraiment chercher à se fixer, et qui aurait aimé que tout le monde soit malheureux comme elle. Un jour que sa mère avait été particulièrement exaspérée, sur le thème « prends-donc-exemple-sur-moi-ma-petite-fille », Maya lui avait lancé : « C'est quoi cette suractivité ? Tu crois que tu vas faire fuir la mort ?

– La mort n'est rien, ma fille, lui avait-elle répondu d'un ton sec. Rien qu'un passage ; il faut l'accepter comme un dessein du Très Haut...

– Mais je ne peux pas accepter la mort ! Je suis comme cette femme qui crie « jamais ! » au moment de mourir, dans un roman d'Albert Camus...

– Qu'est-ce que ça veut dire « jamais la mort » ? C'est idiot ! Tu dis que c'est Camus qui a écrit ça ?

– Oui, dans *La peste*, je crois.

– Eh bien, Camus baisse dans mon estime : Ça ne sert à rien de dire jamais à l'inéluctable. On est des mortels, c'est tout. C'est notre nature. C'est l'ordre même du monde ; et ça ne doit pas nous empêcher de danser... Enfin, c'est quoi, cette tyrannie ? On n'a plus le droit de mourir en paix ? Il ne faudrait pas que je fume, que je boive ou que je mange des plats un tant soit peu relevés, des fois que ça me tuerait ? Apparemment, mourir d'ennui est devenu politiquement correct, alors que succomber à quoi que soit d'agréable ne l'est pas... »

Bref, Hania Zainoun torturait gentiment son entourage, avec la sérénité et les certitudes qu'apportent le grand âge, quand on a le sentiment d'avoir réussi sa vie.

*

* *

« Bonjour, maman », dit Addamah en l'embrassant.

Il avait garé son Alfa devant le perron. Sa mère l'attendait en haut des marches, un peu plus raide qu'à l'accoutumée, pensa-t-il, les mains crispées sur sa canne.

« Bonjour, mon fils... répondit-elle.

– Comment vas-tu ?

– Comme les vieux, mon fils, comme les vieux...
As-tu fait bonne route ?

– Oui, maman.

– Oh ! Je vois à tes yeux que tu vas m’annoncer une mauvaise nouvelle...

– Ce n’est pas une mauvaise nouvelle, maman.

– Entrons, si tu veux bien ; septembre est frisquet cette année... Nous serons plus à l’aise pour causer ».

Hania Zainoun le précéda dans le salon du rez-de-chaussée : une petite pièce inondée de lumière, mais écrasée par un meuble TV hors de proportion. Elle s’installa dans le fauteuil Voltaire qui visiblement lui servait pour s’endormir le soir devant les programmes de la meilleure télévision du monde. Addamah prit place en face d’elle, dans le divan.

« En tout cas, tu ne sais pas comment me l’annoncer, reprit-elle ; c’est que ça ne doit pas être bien propre...

– Maman !

– Ça concerne Mareva Tetuanui, n’est-ce pas ? Elle sort de prison dans trois mois...

– Oui.

– Vous allez vivre ensemble ?

– Oui.

– Et tu veux me la présenter ?

– Oui ».

Hania Zainoun marqua un temps d’arrêt.

« Tu es sûr de ce que tu fais, mon fils ?

– Non ; pas pour tout... Mais pour Mareva, si.

– Alors, je la recevrai ; et elle sera la bienvenue dans ma maison... D’ailleurs, Mareva, ça veut dire “*Bienvenue*” dans sa langue, non ?

– Tu confonds avec Maeva, maman. Mareva, ça veut dire : “*étoile filante*”...

– C’est très beau... Tu lui as fait un enfant, n’est-ce pas ? »

Addamah sursauta.

« Comment le sais-tu ? glapit-il. C’est Kiki qui a parlé ?!

– Ton adjointe n’y est pour rien. Elle est la discrétion même quand il s’agit de toi... Mais tu m’as toujours sous-estimée, mon fils... Tu me fais de la peine... Je me suis renseignée sur la maison d’arrêt de Rennes : c’est la seule en France avec un parloir sexuel...

– Une *Unité de Visite Familiale*, maman.

– Ne te mets pas à parler comme un énarque ; moi j’appelle un parloir sexuel un parloir sexuel, un chat un chat, et Rolet un fripon ! Et tu en es un autre, mon fils !

– Oui, maman.

– Tu n’as pas répondu à ma question.

– Mareva est enceinte.

– De combien ?

– De quatre mois.

– Tu aurais pu me le dire plus tôt ! Tu manques vraiment d’éducation, Seigneur Dieu.

– Je ne savais pas comment te le dire.

– C’est un garçon ?

– On ne sait pas.

– J’espère que ce sera un garçon... Tes sœurs ne m’ont fait que des petites filles... Tout se passe bien pour elle ?

– Oui.

– Elle se nourrit bien au moins ? C’est important pour mon petit-fils... Il paraît qu’on mange n’importe quoi dans les prisons... C’est José Bové qui a dit ça...

– La mal-bouffe... Oui ; je lui envoie des colis alimentaires toutes les semaines.

– Parfait. Tu es un bon fils. Elle sort quand, précisément ?

– Le 2 décembre, dans un peu moins de trois mois.

– Je veux la voir tout de suite, enfin, dès sa sortie... Vous allez vous marier ?

– Je ne crois pas. Nous nous aimons, mais elle ne veut pas ; moi non plus ; et pas pour les mêmes raisons. Ce n’est pas simple ».

Hania Zainoun respecta le silence de son fils. Addamah reprit : « Ce n’est pas tout : je quitte momentanément la police.

– Comment ça, tu quittes *momentanément* la police ? On peut quitter *momentanément* la police ???

– Je prends une disponibilité de trois ans. Je pars m’installer avec Mareva à Tahiti ».

Hania Zainoun accusa le coup, mais ne fit pas de commentaires.

« Tu vas vivre de quoi ? D’amour et d’eau fraîche ? De poisson cru et de lait de coco ?

– Maman !.. Je vais travailler dans le commerce. Ça devrait te plaire !

– Explique-moi ça pendant que je te prépare du café.

– Je voudrais du thé, maman.

– Taratata ! Pas de thé dans ma maison avant cinq heures du soir... Mon café est bon : tu m'en diras des nouvelles ».

Addamah lui expliqua le projet de la coopérative Temehani.

« Mais c'est bien ça, mon fils ! Tu marches dans les pas de ton père ! Tu réussiras, j'en suis sûre ! C'est une bonne idée... Ils te payent combien ?

– Le Smic ; enfin, l'équivalent.

– Quoi ? Un salaire fixe ?

– Oui.

– Il faut que tu demandes un pourcentage sur les ventes. Ecoute ce que te dit ta mère...

– Oui, maman.

– Un commercial, c'est pas un fonctionnaire. Il doit être intéressé aux résultats.

– Tu as raison ».

Il laissa passer un temps de silence.

« Comment va Papa ? demanda-t-il.

– Quatre-vingt-six ans... Il ne me reconnaît plus, moi non plus. Et il souffre, aussi. C'est mon chemin de croix... »

Elle fondit en larmes.

« C'est pour ça que je voudrais que tu sois heureux et que tu me fasses un petit-fils... Même avec ta négresse, ça m'est égal, maintenant... Je suis si vieille...

– Maman, ne fais pas ta raciste, tu ne l'es pas...

– Elle n'est pas trop typée, au moins ? reprit Hania Zainoun en séchant ses larmes.

– Maman, tu l’as déjà vue, je t’avais apporté des photos l’autre fois...

– Les photos, ça ne veut rien dire ! Ça se retouche, des photos. Le pneu de Sarkozy, la bague de Rachida Dati... Tu ne mentirais pas à ta mère, quand même ?

– Mais non, enfin, maman... Mareva est une beauté.

– Dès que je la verrai, je saurai si tu m’as menti... Refais voir la photo !

– Celle où elle danse avec son paréo et ses cocos ?

– Oui ».

Addamah sortit la photo. Elle avait été prise deux ans auparavant, alors que Mareva était en résidence surveillée à Jerimatea, dans l’attente de son procès.

La photo était prise de côté. Mareva regardait le photographe. Visiblement, elle dansait pour lui.

De fait, elle était incroyablement belle. Toute en courbes, avec ses cheveux noirs qui lui tombaient au creux des reins, ses yeux noirs en amandes, son sourire illuminant un visage encore juvénile ; son front bombé, ses pommettes un peu saillantes, ses sourcils bien tracés ; son nez fin, ses lèvres charnues, ses dents d’un blanc éclatant, son teint cuivré, elle était l’image même de la vahiné telle qu’on l’imagine, sortie d’un roman de Pierre Loti ou d’Hermann Melville.

« On dirait Tarita, la femme de Marlon Brando... murmura Hania Zainoun.

– Sauf ton respect, maman, Mareva est nettement plus belle que Tarita Brando quand elle a tourné dans *Les Révoltés du Bounty*.

– Peut-être. Elle a du sang noble, comme Tarita ?
C'est une princesse polynésienne ?

– Je ne crois pas. C'est une Paumotu pur sucre.

– Pomotou ?

– Paumotu : une fille des îles Tuamotu. Enfin, quand je dis pur sucre... Il doit y avoir 50 % de Paumotu, 10 % de Chinois, 10 % d'Américain, 10 % de Français, 10 % d'Anglais aussi, bien sûr... et peut-être 10 % de Norvégien ou de Danois...

– Norvégien ?

– Il y avait des baleiniers, autrefois, dans les Mers du Sud...

– Eh bien, mes compliments à sa mère !

– Ça s'est fait sur plusieurs générations, maman...

– Tu sais que nous, les Addamah, nous descendons des Lusignan par les femmes... Ne l'oublie pas. Certains prétendent même que nous descendrions d'Adam et Eve, à cause de notre nom... dit-elle avec fierté.

– Nous descendons tous d'Adam et Eve, maman...

– Oui ; mais nous, c'est en ligne directe ».

Car de temps en temps, à force de parler continuellement, Hania Zainoun disait des conneries.

Chapitre 3

Décembre

« Tu vas faire un pot de départ, Gilles ? »

Josiane, la secrétaire du Groupe criminel guettait l'arrivée du commissaire Addamah.

« Je ne sais pas, répondit-il. N'était la routine, je flotterais dans un sentiment d'irréalité...

– Redescend sur terre, Gilles : tu vas nous quitter. Peut-être pour toujours. Tu pars à l'autre bout du monde. Ça vaut peut-être la peine de marquer le coup, tu ne crois pas ?

– Tu as raison, comme toujours, Josiane. Oui, bien sûr, je ferai un pot.

– Je m'occupe de l'intendance.

– Tu vas me manquer, Josiane.

– menteur... » murmura-t-elle.

*

* *

Lyon-centre, vers 12 heures...

Les collègues de la Crime avaient bien fait les choses. On avait écarté le pot solennel de quatre heures et demie, avec présence des officiels, discours du Divisionnaire, répons de l'intéressé, petit cadeau clin-d'œil-pour-rire puis le-vrai-cadeau-allez et les photos avec les huiles. Addamah n'aimait pas trop les officiels et ça se savait dans les services. Et puis, c'était certes un départ, mais un départ un peu particulier.

On avait donc préparé un mâchon¹¹. Une grande table avait été dressée dans la salle de réunions avec du bon pain, des cochonnailles et des fromages d'Auvergne et des Alpes achetés chez le crémier, le tout arrosé de Beaujolais, de Condrieu et d'Hermitage, amenés par les uns et les autres.

Peu à peu, l'atmosphère s'était détendue, et depuis cinq minutes elle était franchement débridée.

Le service d'Addamah improvisa une parodie de *la Cène* de Vinci. Addamah était au centre, en Jésus, les mains sur la table, paumes ouvertes, lâchant avec un regard faussement triste deux armes de service, des Sig Pro 2022 ; Kiki était assise à sa droite : elle figurait Marie-Madeleine, bien sûr ; Radetsky de la SEF faisait Saint Pierre, penché sur les seins de Kiki ; Albertini de la BSP¹² faisait Saint Thomas, un doigt tendu bien haut ; en bout de table à gauche, Stahlenberg et Dumonthel, modernes Thaddée et

¹¹ Le mâchon date du XIX^{ème} siècle, lorsque chez les gones, canuts et soyeux faisaient une pause dans la matinée pour étancher la soif et couper la faim.

¹² Brigade des Stupéfiantes et du Proxénétisme.

Simon, semblaient s'interroger sur le choix du commissaire de quitter la police, tandis que Tournois, figurant saint Matthieu, se demandait clairement s'il n'avait pas perdu la tête.

Josiane appuya sur le bouton et le flash de l'appareil photo crépita. Tout le monde applaudit et quitta la pause ; le Divisionnaire Mancuso venait d'entrer. Il s'approcha de la Sainte table.

« Repos les enfants, repos... dit-il. Bonjour à tous... Marie-Christine, faites-moi une place à côté de vous... Merci, ma petite... Tournois, voulez-vous bien me tailler deux ou trois tranches dans ce jambon cru entier que je vois là-bas ? Addamah, rendez-vous utile et donnez-moi à boire... Oui, ce Château-Grillet : il m'a l'air bien... Dumonthel, du pain, s'il vous plaît... Oui, le pain de seigle, mon ami... Albertini, faites pas le rat, envoyez le pâté... Non, pas celui-là, le pistaché que vous avez annexé ; vous croyez que je n'ai pas vu ?.. Stahlenberg, faites passer les cornichons, mon bon... Radetsky, il reste de la cervelle de canut ? Oui ? Alors donnez m'en un ramequin, avec quelques crudités, pour la ligne... Voilà, très bien... »

Mancuso s'était assis. Visiblement, il avait du vague à l'âme.

« Encore une réunion follement intéressante à la préfecture, ce matin, dit-il. Cette fois-ci, sur la pandémie grippale... Le préfet voulait savoir si on avait un plan... Un jeune blanc-bec nous a longuement expliqué comment bien se laver les mains ; c'était assez surréaliste... Et on va encore me demander des statistiques, alors que je passe mon temps à cela avec Paris... Plus qu'un an à tirer, mais

je vous avoue que des envies de retraite me taraudent derechef... »

Il avisa Marcel Thomann le médecin légiste, assis comme de juste en face de Kiki : chacun connaissait en effet la passion platonique de celui que tout le monde appelait « le rabbin », pour celle qu'il nommait « Belle du Seigneur »...

« Et vous, comment ça va, Thomann ?

– Ne m'en parlez pas, M. le Divisionnaire : pas un cadavre à se mettre sous la dent depuis six jours...

– C'est le problème quand le crime est trop bien organisé, comme dans notre bonne ville de Lyon, mon cher : les petites frappes qui ont essayé de doubler leurs caïds et les bavures des dressages de putes sont noyées dans le béton des chantiers de travaux publics et on ne les retrouve jamais... Pas de corps du délit, pas de délit ! Alors nos filets, au lieu de prendre les gros poissons, ne ramènent que le menu fretin... Et la friture, c'est bon pour les statistiques, ça permet de faire du chiffre facile, ça fait monter le taux d'élucidation, Paris est relax, mais on s'en lasse...

– C'est clair : on prend toujours les mêmes...

– Et on recommence... Tenez, tout cela me déprime. Vous en étiez où, avant que j'arrive ?

– On allait passer aux cadeaux ! »

Addamah eut droit à plusieurs clins d'œil : deux coffrets de DVD de Brigitte Bardot avec *Et Dieu créa la femme*, *Le repos du guerrier*, *Le mépris*, etc. et sur un très beau papier-chiffons filigrané à l'ancienne, la phrase de Kurt Jürgens sur un tournage avec BB : « *La courbe de son cou, le visage, les pommettes, sa*

bouche plus que généreuse pourraient être ceux d'une femme de couleur, comme si Gauguin, pris de nostalgie pour sa chère Bretagne, avait peint une Tahitienne à la peau claire, aux cheveux blonds comme les blés... « Pour que tu te souviennes des blondes », susurra Kiki. Et un livre, *Flic, chroniques de la police ordinaire* de Bénédicte Desforges – « pour ne pas nous oublier » dit Tournois.

Enfin, le vrai cadeau : un bon d'achat pour un voyage à l'Île de Pâques sur la Lan Chile, la compagnie aérienne chilienne. Un bon d'achat pour deux billets depuis Tahiti...

Addamah remercia son équipe et ses invités, puis le Divisionnaire Mancuso s'avança et sortit un papier de sa poche.

« Bon, je voulais quand même dire quelques mots à l'occasion de votre départ, Addamah. Rassurez-vous, je serai bref... Nombreux sont ceux qui ont dû être étonnés lorsque vous leur avez fait part de votre décision de quitter la police... Ceux-ci, je pense, ne connaissent pas le métier.

– C'est clair », dit Stahlenberg d'une voix embrumée par l'alcool.

Tout le monde approuva bruyamment.

« Le stress, reprit Mancuso, expression tant galvaudée ; le danger, les morts et les blessés en service – vous l'avez encore été récemment, Addamah – les horaires impossibles, les vies de famille qui ne s'en relèvent pas... La fréquentation de la lie de la société, l'absence de considération de la part du public... Les affaires traitées dans l'urgence, souvent classées, qui font qu'on ressent parfois un immense sentiment d'inutilité... Et puis la hiérarchie,

pas toujours compréhensive, au regard des tâches qu'elle ordonne...

– Pas vous, chef, pas vous ! lança Kiki.

– Si ; moi comme les autres, Marie-Christine. La hiérarchie, disais-je, elle-même sous la pression de sa propre hiérarchie... Oui, notre métier est dur, et la vie de flic est une vie de chien... Lequel d'entre nous n'a pas songé, un jour, à quitter la police ? »

Le silence s'était fait, les visages étaient graves.

« Mais vous, Addamah, reprit Mancuso, vous avez pour nous quitter l'excuse suprême : la passion la plus absurde et la plus belle : l'amour ! *“Heureux qui a une passion”*, disait Stendhal dans Lucien Leuwen, *fût-ce d'être amoureux d'un diamant, comme cet Espagnol dont Tallemant des Réaux nous conte l'histoire...*

– Ah, patron, quelle culture !.. reprit en cœur la Crime (visiblement, la scène avait été préparée...).

– ... *La vieillesse n'est autre chose que la privation de folie, l'absence de passion. Je voudrais être amoureux, fut-ce de la plus laide cuisinière de Paris, et qu'elle répondît à ma flamme...*

– Ah, patron, quelle poésie !..

– ... *Je dirais comme Saint Augustin : “credo quia absurdum. Plus ta passion serait absurde, plus je l'envierais”*... Eh bien Addamah, vous avez beau être fou, je vous envie. Oui, je vous envie, mon cher : car non seulement vous avez la chance de vivre un grand amour, mais ce qui ne gâche rien, vous ne nous quittez pas pour la plus laide cuisinière de Paris ! »

... Mancuso fut interrompu par les sifflets d'admiration...

« ... Ainsi, je lève mon verre à votre santé, et à la prospérité de votre passion ! »

Tonnerre d'applaudissements de la Crime.

Addamah se leva, remercia à nouveau ses collègues et son équipe pour les cadeaux, assura Mancuso qu'il avait toujours trouvé en lui un chef attentif et humain, « et certainement pas une hiérarchie désincarnée ». Mancuso eut un sourire modeste et prit congé « une série de réunions, toutes plus indispensables les unes que les autres... » dit-il, donnant le signal de la reprise du boulot. Chacun donna un coup de main pour débarrasser, puis retourna dans ses pénates.

Kiki avait bu, et elle était grise. Elle regardait son commissaire préféré avec des yeux brillants ; et dès qu'il se leva, elle le suivit dans son bureau.

« Tu ne crois pas que tu vas t'en tirer à si bon compte, mon gaillard... » murmura-t-elle en lui filant le train.

Elle referma la porte et repoussa Addamah vers son fauteuil. Il y chuta lourdement. Elle ne lui laissa pas le temps de se ressaisir : elle l'embrassa à bouche que veux-tu ; puis elle s'agenouilla à ses pieds et elle ôta rapidement sa chemise, sous laquelle elle ne portait rien d'autre que son crucifix ouvragé, trop grand pour qu'on puisse le dire petit...

« Tu n'es vraiment pas raisonnable, Kiki... murmura-t-il.

– “Celui qui laisse faire est pire que celui qui fait”...

– Tu pourrais remettre ton perfecto ?

– Putain que t'es chiant ! Tu vires fétichiste ou quoi ?

– Non... Mais je trouve que les cheveux blonds vont bien avec le perfecto... »

Rouge comme une pivoine, Kiki repassa rapidement sa chemise, sortit du bureau et revint avec son cuir sur l'épaule ; puis elle se remit en tenue.

« Tu es à croquer, comme ça, dit-il.

– Mais pourquoi on vous aime ?.. » murmura-t-elle.

Légèrement béat, Addamah regardait le plafond en lui caressant la tête, sans penser une seconde à Mareva.

*

* *

« Ça y est ? Tu as dit au revoir à toutes tes femmes ? Josiane, Kiki ? N'oublie pas Régine, surtout... »

– Ta gueule, Michel ».

Le commissaire Albertini de la BSP attendait Addamah en bas des marches de l'hôtel de police. Ils rejoignirent leurs voitures, la vieille Alfa GTV d'Addamah, le coupé 406 d'Albertini. Puis ils mirent de conserve le cap sur l'Ouest lyonnais et Marcy l'Etoile, où se trouvait la maison d'Albertini.

Une demi-heure plus tard, ils arrivèrent dans le chemin de desserte du groupe de villas dont faisait partie le petit palais du Facteur Cheval d'Albertini. Addamah le découvrait chaque fois différent ; là c'était Borobudur et la Casa Milà de Gaudí à Barcelone en réduction.

« T'es de plus en plus tourmenté, Michel, dit Addamah.